

Autour de *Howards End* d'E.M. Forster

CE QUI NOUS

DÉPASSE

Zoé DERLEYN

Autrice



Tout est relié. Les enjeux climatiques, écologiques et sociaux. La nature, l'amour, les mots.

Enfant, je ne trouve pas le sommeil, ma mère me sort du lit et m'emmène voir le ciel. À défaut de mots, il y a l'Univers, plus grand que moi. Le regard rivé aux étoiles, mes pieds prenant garde à ne pas trébucher dans les omières, je découvre à travers champs la consolation de la terre. Cette certitude : la nature me dépasse, j'en fais partie et je peux m'y relier.

L'AMOUR ET LA NATURE

En 1910, dans son roman *Howards End*, l'écrivain E.M. Forster constate que le tumulte de la vie moderne tend à reléguer la nature au rang de décor, la terre ne sera bientôt plus d'aucun secours aux êtres humains et il reviendra à l'amour seul de les lier les uns aux autres. Pourvu que l'amour soit à la hauteur de la tâche, ajoute Forster.

Plus d'un siècle plus tard, nous savons ce qu'il en est. Réduire la nature à l'état de paysage n'était que le début, nous sommes en train de la piller, de la détruire. Il ne s'agit plus de craindre la perte du refuge moral, mais bien du refuge tout court. Il y a quelques années, en pleine canicule, ma fille de neuf ans m'a demandé si elle aurait la possibilité de devenir adulte. Comment lui dire que les enfants ne sont pas la priorité, qu'ils ne sont pas placés au centre de nos politiques de développement durable, comme le préconise l'Organisation mondiale de la santé ? Comment lui dire que l'amour du prochain, s'il s'exprime à travers des initiatives citoyennes, ne fait pas le poids face à la loi du marché ?

La pandémie, nous rappelant notre fragilité, et surtout notre communauté de destin, aurait pu constituer une

belle occasion de changer enfin de cap. Mais le virus est devenu l'arbre qui cache la forêt, le seul objectif de nos politiques semble être de le contrôler, au mépris de tous les autres enjeux. On nous vend un retour au monde d'avant, espoir chimérique et vain qui nous paralyse. La société est de plus en plus divisée, ce qui s'annonce est un monde d'avant en pire.

Dans *Howards End*, un personnage remarque que plus on connaît de gens, plus ils sont remplaçables. Dans *La Machine s'arrête*, nouvelle écrite en 1909, les humains n'ont jamais eu autant d'amis, et pourtant ils vivent seuls, reclus sous terre. Après avoir épuisé les ressources naturelles, ils s'en remettent entièrement à la technologie qui les maintient en vie : la Machine, qui leur apporte oxygène, nourriture et chaleur. Ils communiquent avec leurs amis virtuels sur de petits écrans à la lumière bleutée. Stimulés par les idées qui défilent sur ces écrans, ils ne perçoivent pas les signes avant-coureurs de l'effondrement de leur monde, lorsque la Machine s'arrête, il est trop tard.

LES MOTS

Les mots ne nous sauveront pas. Il arrive cependant qu'ils résonnent, longtemps après avoir été écrits. "Only connect" est l'épigraphe d'*Howards End*. Relier les êtres, nous dit Forster, dans une société fissurée, mais aussi réconcilier le visible et l'invisible, l'âme et le corps, renforcer l'humain face à la technologie dont il pressentait les dégâts tant sur l'environnement que sur notre capacité à entrer réellement en relation.

Et si nous trouvions dans la nature et l'amour la force de nous ancrer et nous relier, de nous unir pour agir ensemble ? Cela peut sembler puéril, rêve d'enfant. Et pour être honnête, je me contenterais bien de faire ma part dans mon coin. Rester dans ma bulle. Mais le monde devient plus violent chaque jour et nous devons secouer nos gouvernements. Exiger et construire des politiques durables à la fois radicales et solidaires. Redonner du possible à nos enfants. Car il n'y a pas que dans les livres qu'il est parfois trop tard. ■